

théâtre

LETTRES DE LA GUERRE

texte **António Lobo Antunes**

de et avec **Aurélia Petit et Lazare Boghossian**

traduction **Carlos Batista** • éd. **Christian Bourgois**

.....

5 au 24 mars 2012

.....



Théâtre de la Cité internationale
17 Bd. Jourdan
75014 Paris

Administration 01 43 13 50 60
Réservations 01 43 13 50 50
Fax 01 45 80 91 90
www.theatredelacite.com

Le Théâtre de la Cité internationale / Cité internationale universitaire de Paris est subventionné par le ministère de la Culture et de la Communication – direction régionale des Affaires Culturelles d'Ile-de-France et la Ville de Paris.



© Wapico

.....
Service de presse

Philippe Boulet • boulet@tgcndn.com

06 82 28 00 47 • 01 41 32 26 10 • 01 43 13 50 60

théâtre

LETTRES DE LA GUERRE

texte **António Lobo Antunes**
de et avec **Aurélia Petit** et **Lazare Boghossian**
traduction **Carlos Batista** • éd. Christian Bourgois

- à 20h : lundi, mardi, vendredi, samedi
- à 19h : jeudi
- relâches : mercredi, dimanche

Resserre • durée 50'

tarif plein 21 € • tarif réduit 14 €
moins de 30 ans 10 €

renseignements, location :

www.theatredelacite.com • 01 43 13 50 50 (14/19h)
ou chez les revendeurs FNAC, Théâtre on line, billettereduc.com

.....

Bord du plateau

- Table ronde autour de la littérature et du théâtre portugais avec Graça Dos Santos, maître de conférences, directrice du Département de portugais à l'Université Paris Ouest Nanterre et Catherine Dumas, spécialiste de António Lobo Antunes et de la littérature lusophone en général, Université Paris 3, samedi 10 mars à 17h.
- Rencontre avec les artistes, jeudi 15 mars après la représentation.
- Apéro philo, samedi 17 mars à 18h, sur le thème de la correspondance.

.....

Production : MC93.

THÉÂTRE
DE LA CITÉ
INTERNATIONALE

La guerre ? Celle d'indépendance de l'Angola. Les lettres ? Celles que le jeune médecin militaire — et futur grand écrivain, António Lobo Antunes — écrivit à sa femme. Une façon aussi de prendre des nouvelles d'une autre guerre coloniale, celle de l'écriture et finalement de l'amour.

En 1971, la guerre d'indépendance fait rage en Angola, alors colonie portugaise. António Lobo Antunes a 28 ans. Il vient de finir ses études de médecine et est envoyé en Afrique par l'armée portugaise. Son premier roman – *Le Cul de Judas* – et tellement de ses livres ensuite, porteront la trace de cette expérience traumatique. On pourrait même dire que c'est à cause de cette guerre que les livres de Lobo Antunes ressemblent à ce qu'ils sont : de grands livres épiques sur une défaite annoncée. Il y a quelques années, il a publié les lettres qu'il écrivit à sa femme pendant le conflit. Il prétend qu'il n'avait jamais pensé les voir publiées, mais il n'est pas sûr que ce soit vrai car on sent que, dans ces lettres, l'apprenti écrivain mettait tout son cœur. Au reste, elles sont magnifiques. On y découvre un homme au moins triple, à la fois un amoureux de loin redisant son amour comme une façon de tenir dans le chaos ; un médecin militaire qui veut devenir écrivain et qui raconte le quotidien d'une guerre qui ne ressemble pas aux guerres classiques ; un jeune écrivain qui s'essaye un peu à tout – poèmes, descriptions de paysages, portraits de combattants, grandes déclarations lyriques – pour voir ce qui lui réussit le mieux. Ce sont ces lettres que Lazare Boghossian et Aurélia Petit ont décidé de donner à entendre.

Le dispositif est très simple : une femme est assise dans un coin et lit. On dirait presque qu'elle vient de recevoir ces pages qui se déversent comme des mots d'amour : « 27.2.71 *Mon beau trésor chéri*, 1.3.71 *Mon amour*, 8.3.71 *Mon unique et beau trésor*, 20.3.71 *La brousse était si dense qu'elle nous frappait le visage dans une tension constante ; l'un des blessés avait perdu une jambe, et la seule phrase qu'il disait, c'était : quand mon père l'apprendra il se tuera, quand mon père l'apprendra il se tuera.* »

.....

La photo a été prise peu avant le 6 janvier 1971, date à laquelle l'écrivain s'embarquait pour l'Angola où la guerre coloniale faisait rage. Parler de « sale » guerre est un pléonasme. En couverture de la traduction de ces « Lettres » chez Christian Bourgois, ce cliché montre un couple de jeunes (et très séduisants) mariés.



C'est à cette épouse nimbée de blanc, Maria José, disparue en 1999, que l'auteur a adressé cette correspondance. Une lettre tous les jours, lors des vingt-sept mois au combat, où l'« on se battait avec autant d'énergie pour tuer que pour sauver une vie » : deux heures après avoir commis des atrocités, on pouvait aider une femme à accoucher rappelle celui qui ne destinait pas ce courrier intime à publication. Ce sont ses filles qui l'ont exhumé après la mort de leur mère.

Brigitte Paulino-Neto,
extrait du programme de la MC 93, Bobigny

Les Lettres qu'António Lobo Antunes écrit à sa femme depuis le front de la guerre coloniale d'Angola, deviennent, par leur édition, un ouvrage littéraire majeur, ainsi qu'un document exceptionnel sur les forces absurdes de toute guerre, produit par un témoin au regard incisif, à la plume vive, riche et libre.

Pour honorer une commande de Patrick Sommier directeur de la MC 93 à Bobigny et mettre en scène ce texte, nous l'avons d'abord placé dans son contexte historique :

Sur France Culture, le 7 janvier 1971, jour de la première lettre de Lobo Antunes en escale à Madère, Cécile de Kervasedouai fait sa revue de presse internationale. La chronique est antidatée mais l'actualité nous demeure outrageusement familière, contemporaine. La presse plagie-t-elle ?

Par ces très belles lettres d'amour, nous sommes aussi tombés sur cette idée trop fragile que les horreurs d'une guerre, la vaine cruauté des saints pouvoirs belligérants sont éternelles et universelles.

Je suis née le 18 Avril 1971. Le 17 Avril, le jeune António écrivait : « *Mon Ariane, mon héroïne de Racine, ma tendresse, mon clair de lune, mon Paris, mon ruban de couleur, mon vice secret, ma tour d'hirondelle* ». Nous en avons fait une chanson sur un piano échoué.

Le spectacle s'achève sur une rencontre filmée avec António Lobo Antunes, une réponse au spectacle qu'il n'a jamais vu, aux lettres qu'il n'a jamais relues.

Lors de la création, nous avons décidé de ne pas ouvrir le livre avant d'être sur le plateau, cinq jours avant la première. Grâce à cette contrainte de temps, tout artifice est tombé.

Reste une lecture fragile, comme si il ne fallait pas trop réveiller les souvenirs.

Les fenêtres sont ouvertes pour laisser passer les dernières lueurs de la ville.

C'était l'été quand nous l'avons créé, il fera un peu plus froid en mars.

Aurélia Petit, Lazare Boghossian - décembre 2011

Entretien

.....

Il y a deux ans Patrick Sommier, directeur de la MC93 Bobigny, décida d'organiser une programmation complète autour de l'œuvre de l'écrivain portugais António Lobo Antunes. Il invita Aurélia Petit et Lazare Boghossian à y participer en leur laissant carte blanche mais en les incitant vivement à regarder de très près les Lettres de la guerre. Ce sont ces lettres que le couple décida finalement d'adapter. Pourquoi Sommier a-t-il pensé à vous pour ces textes ?

Aurélia Petit : Peut-être parce qu'on est un couple dans la vie et que ces lettres sont ceux d'un mari à une femme. Et puis parce qu'on a eu des jumeaux. C'est peut-être ça qui a été le déclencheur. Patrick voulait réunir notre famille sur le plateau. Et sans doute à son insu, ça nous a donné pas mal de pistes de travail. Au départ, on voulait venir avec nos enfants. Une mère seule avec ses jumeaux qui se serait occupée d'eux sur scène et quand elle aurait eu le temps de lire, alors elle aurait lu les lettres au public. Le théâtre aurait eu lieu dans les intervalles.

Lazare Boghossian : Et puis on a éliminé cette idée d'emmener les enfants sur le plateau parce que les grand-mères ne voulaient pas, mais l'idée de la femme seule est restée. Elle est là, en attente, et elle lit le livre, les lettres.

C'était donc ce qu'on pourrait appeler une commande bien commandée. Qu'y a-t-il dans ses fameuses lettres dont la première date du 7 janvier 1971 ? L'expérience d'un homme de 28 ans, qui vient de finir ses études de médecine, et qui est envoyé en Angola mener, avec beaucoup d'autres, l'une des dernières guerres coloniales du siècle. Au Portugal, il laisse une femme et une petite fille, épouse adorée à laquelle il

écrit autant qu'il peut des lettres qui sont à la fois des missives d'amour, parfois d'un lyrisme échevelé, et des reportages de guerre où Lobo Antunes, encore un apprenti écrivain, dit toute la peur et la misère qui le frappent, lui et ses compagnons.

Lazare Boghossian : Quand Patrick Sommier a vu ce qu'on avait fait, il a dit : *vous avez monté ce que j'aurais jeté*. On a gardé beaucoup les dates, le déroulement du temps, les intitulés, par exemple 27.2.71 Mon beau trésor chéri, 1.3.71 Mon amour, 8.3.71 Mon unique et beau trésor, on a gardé surtout l'amour et parfois, de temps en temps, des récits de guerre.

De même que vous avez beaucoup gardé le cadre des lettres, plutôt que leur contenu, la mise en scène est très minimale, une femme, un livre, un piano. C'est un choix formel ?

Lazare Boghossian : A un moment donné on nous a dit : *vous avez tant pour faire le spectacle*, et on avait déjà mangé une partie du budget pour aller au Portugal filmer une rencontre avec Lobo Antunes. On a calculé et on s'est dit : *on peut travailler cinq jours*. Cinq jours avant la première, on est arrivés avec le livre et on a commencé à travailler comme ça. On n'avait pas vraiment de budget pour les lumières alors on a décidé d'ouvrir les fenêtres. Tout s'est fait sous contrainte.

La mise en scène est donc uniquement un choix économique ?

Aurélia Petit : Non, on a choisi aussi de garder le livre parce que ça permettait de se débarrasser de tout artifice. On avait envie aussi de défier le trac, d'être très à l'aise, de montrer qu'on pouvait être en amitié avec

le théâtre. D'où toute une série de choix : l'idée de lecture, de refus du jeu, de refus de la performance de mémoire. Le fait aussi de jouer avec une voix chuchotée et très sonorisée, de ne pas avoir à porter la voix.

Lazare Boghossian : On a aussi voulu faire du plateau un champ de bataille, où il y a, comme sur tout champ de bataille, des diversions, des leurres. À Bobigny, il y avait un immeuble au fond, qu'on voyait par les fenêtres, où on voulait qu'il se passe quelque chose. On écoute cette femme, peut-être, et on regarde ailleurs. Pour le Théâtre de la Cité, on est encore en train de chercher ce qui pourra servir de diversion.

Pourquoi avoir centré votre choix des lettres sur l'amour ?

Lazare Boghossian : Parce que la guerre est évidente, et l'amour non.

Aurélia Petit : Pour moi, le livre parle plus d'amour que de guerre. Ça aurait pu s'appeler *Lettres d'amour en guerre*. Mais se concentrer sur l'amour, c'est aussi un choix très musical. Si on ne lit que les entêtes des lettres, mon amour, mon trésor, etc., alors le spectateur est assez vite rassuré. Il voit qu'on tourne les pages, que ce gros livre défile. Il n'est plus pris dans la peur de la durée interminable, et il peut se laisser aller à de pures expériences rythmiques. On a essayé pas mal de cassures de rythmes d'ailleurs, soit les dates et les entêtes défilent, soit on s'étale un peu plus, on s'attarde.

La musique dans le spectacle n'est pas seulement affaire de rythme.

Aurélia Petit : Lazare est sur le plateau, de dos, moitié présent moitié absent. Il fait des bruitages ou des accompagnements.

Lazare Boghossian : Je me suis demandé comment faire entendre la guerre, la destruction. Je me suis rendu compte, par hasard, qu'Aurélia savait jouer par cœur des morceaux classiques au piano, Debussy,

Chopin, mais qu'elle les massacrait faute de pratique. Alors, j'ai pensé qu'elle allait jouer du piano, mais sans travailler, et qu'elle allait continuer à massacrer ces morceaux. Il y a donc un piano à queue suspendu, un piano flottant et qui bouge, et Aurélia qui joue mais mal, en oubliant, en mélangeant les morceaux. C'est un effet de la guerre, cette fragmentation, ces brisures, et en même temps la musique renforce les impressions : s'émerveiller d'une fleur, rentrer en psychose pour rien, parce qu'un chien est mort. La musique est comme la guerre : elle pousse les sensations, les renforce, les élargit.

Aurélia Petit : À Bobigny, il y avait aussi toute la rumeur de la ville, le tramway, les cloches, et au Théâtre de la Cité on se demande encore comment recréer la rumeur de la ville, comment plonger les spectateurs dans un univers sonore qui leur est familier ?

Le spectacle finit sur un film, avec Lobo Antunes, chez lui dans son appartement où il parle de la guerre. Pourquoi ce choix ?

Lazare Boghossian : Ce qu'on sait de la guerre, à travers le cinéma, à travers les cours qu'on a tous eus, c'est que ça fait des morts, que l'un gagne et pas l'autre. Et le risque c'est que la guerre garde quelque chose d'héroïque alors il fallait casser le mythe et voir le type qui a vécu ça le raconter, le raconter très simplement et au quotidien. Et ce qu'il raconte, c'est la même chose qu'il y a dans ses lettres : des gens qui deviennent fous au contact de la souffrance, des sons délirants, des odeurs délirantes, l'expatriation, la frustration sexuelle, l'isolement, et que c'est tout cela, toute cette misère, qui contribue à faire de chacun un rouage dans la machine de la guerre.

Propos recueillis par *Stéphane Bouquet* • janvier 2012

António Lobo Antunes



António Lobo Antunes naît en 1942 à Lisbonne, où il vit toujours et qu'il a élu pour théâtre de nombre de ses livres. Aîné d'une famille d'ascendance allemande et brésilienne où s'illustrent militaires et médecins, il reçoit une solide éducation classique (littérature et musique), dont les principes obéissent à une certaine austérité. Destiné à la médecine par son père, lui-même neurologue renommé, Lobo Antunes débarque en Angola à 28 ans où, comme tant d'autres jeunes Portugais, il participe, vingt-

sept mois durant, à la dernière guerre coloniale d'Europe qui oppose alors l'autorité de l'empire aux mouvements de libération des colonies : Angola, Mozambique, Cap-Vert et Guinée-Bissau, São Tomé e Príncipe. Cette expérience le marque durablement.

À son retour en métropole, en 1973, un an avant la révolution qui met simultanément fin à la dictature et à la guerre coloniale, il exerce comme médecin psychiatre dans un hôpital de Lisbonne qu'il finira par diriger.

Auteur d'une œuvre majeure, dont le premier titre paraît en 1979, il reçoit le prix Camoens en 2007. La plupart de ses livres sont publiés, en France, chez Christian Bourgois.

Bibliographie

- Mémoire d'éléphant (1979)
- Le Cul de Judas (1979)
- Connaissance de l'enfer (1980)
- Explication des oiseaux (1982)
- Fado Alexandrino (1983)
- La Farce des damnés (1985)
- Le Retour des caravelles (1988)
- Traité des passions de l'âme (1990)
- L'Ordre naturel des choses (1992)
- La Mort de Carlos Gardel (1994)
- Le Manuel des inquisiteurs (1996)
- La Splendeur du Portugal (1997)
- Livre de chroniques (1998)
- Exhortation aux crocodiles (1999)
- N'entre pas si vite dans cette nuit noire (2000)
- Que ferai-je quand tout brûle ? (2001)
- Dormir accompagné - Livre de chroniques II (2002)
- Bonsoir les choses d'ici-bas (2003)
- Livre de chroniques III (2004)
- Lettres de la guerre (2005)
- Il me faut aimer une pierre (2007)
- Livre de chroniques IV (2009)
- Je ne t'ai pas vu hier dans Babylone (2009)
- Mon nom est légion (2011)

Biographies

.....

Aurélia Petit a commencé le théâtre en 1984 avec *Turbulences*, mise en scène par Gilberte Tsai au TEP, suivi de *Voyage en Chine intérieure* toujours mise en scène Gilberte Tsai. Après une année à L'école du passage de Niels Arestrup, elle fera du théâtre de rue, cabaret, et partira avec le Cirque Archaos. Suivront, plusieurs spectacles avec Gérard Desarthe, Cie Sentimental Bourreau, Laurent Pelly, Tilly, Christophe Salengro, Jean-Yves Ruf, Simon McBurney, Jérôme Bel, Philippe Decouflé, Nicolas Bigards. Ainsi que du cinéma avec Cédric Klapisch, Marie Vermillard, Zaïda Ghorab Volta, Charles Castella, Christophe Lamotte, Peter Watkins, Christophe Ruggia, Valérie Minetto et Michel Gondry, Jean-Michel Ribes, Andrew Kotting, Mathieu Amalric.

Elle est aussi assistante dramaturge sur la création *Sombrero* de Philippe Decouflé. Elle publie *Un Chemin de Râteaux* chez Orbis en 2007.

Lazare Boghossian travaille comme compositeur au théâtre ou à la radio avec la Cie Sentimental Bourreau, André Wilms, Michel Deutsch, Armand Gatti, Mathieu Bauer, Wanda Gollonka, Claude Guerre, Blandine Masson, Jean-Michel Rabeux, Olivier Rolin, Julie Susin, Yvette Rotscheid, Nathalie Schmitt, Hélène Alexandridis, Laurent Augée, Laurence Courtois, Juliette Deschamps, Philippe Eustachon.

Comme compositeur de musiques de films, en collaboration avec Philippe Aractingi, Charles Berling, Véronique Bourgoïn, Charles Castella, Nils de Coster, Henry Fellner, Stéphane Gatti, Stéphane Giusti, Roberto Ohrt, Stéphane Kazandjian, Christophe Lamotte, Marion Larry, André Téchiné, Richard Copans, Denis Vanwaerbecke, Martin Wheeler, Hugues de Wurstemberger.

Aurélia Petit et Lazare Boghossian on écrit ensemble : *Du bon usage de son instrument* joué à La parole errante en 2001, *La cage aux Blondes*, et *Prologue* spectacles joués au théâtre national de Chaillot en 2005 et 2007 et adapté *Lettres de la guerre* à la MC 93 de Bobigny en 2011.